

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, boulevard Montmartre

P.-L. IMBERT

LES

CATACOMBES

DE PARIS

Guide illustré de vingt planches hors texte

PAR PAUL PERREY.

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e

Editeurs

5 Brasseilles, 5 Leigels et 5 Liours

1867

TABLE DES GRAVURES

Un carrefour.....	8
Grandes excavations (plaine de Montsouris).....	12
Tombau de Philibert Aspairt.....	23
Escalier du Val-de-Grâce.....	25
Palier de l'escalier du Val-de-Grâce.....	25
Un couloir (faubourg Saint-Jacques).....	27
Une cloche.....	27
Galerie sous la rue Leclerc.....	28
Piliers de consolidation dans le chemin des Doubles- Carrières.....	31
Chemin du Port-Mahon.....	32
Table de Decure.....	34
Vieux piliers (deux planches).....	36
Fontis (près de la porte de l'ossuaire).....	38
Une galerie de l'ossuaire.....	40
Pilier du Memento.....	50
Travaux de consolidation (près des champignonnières). Champignonnière.....	53

Impr. Foupard-Davy, 30, rue du Bac.

P.-L. IMBERT

LES

CATACOMBES DE PARIS

GUIDE

ILLUSTRÉ DE VINGT PLANCHES HORS TEXTE

PAR PAUL PERREY

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

À Bruxelles, à Leipzig et à Liège.

1867

A M. RENÉ DU PARQUET

Vous savez que j'aime les voyages excentriques, les entreprises hardies, et que si, par hasard, il me prend envie d'écrire un volume, je n'en puise point les matériaux dans les rayons de la Bibliothèque impériale : je vais à la source première, — la Nature, — je vois, j'étudie, je raconte mes impressions.

Ce n'est pas le cigare aux lèvres, les pieds sur mes chenets, que j'ai recueilli ces notes; c'est le crayon à la main, assis sur une pierre, dans les profondeurs silen-

cieuses des voies qui sillonnent le sol de Paris.

Dom Félibien, Sauval, Dulaure, Hugo vous ont appris l'histoire de nos monuments. Une lacune restait à combler : l'histoire des excavations d'où fut extrait le calcaire qui servit à construire ces monuments.

Ici, point de fines sculptures abondamment baignées de lumière ; — du roc dans des ténèbres.

Paris est sorti de là ; il y rentrera peut-être un jour.

Suivez-moi, mon cher ami, je possède le peloton de fil d'Ariane, et ma main ne cessera de presser la vôtre.

P.-L. 1.

LES

CATACOMBES DE PARIS

Le

Nous étions sept : trois botanistes qui ont passé maintes journées au milieu des bois, à la recherche des plantes marquées de trois R dans la Flore française ; le peintre Paul Perrey, qui a beaucoup voyagé dans les plaines de Montrouge, à cheval sur son pinceau ; deux touristes qui ont goûté du caviar sur le sommet neigeux du mont Olympe ; et votre ser-

viteur, qui a souvent, hélas! mangé du cheval enragé entre les buttes Chaumont et les buttes Montmartre.

Nous nous promenions en flâneurs, un soir du mois de mars 1867, lorsque nous aperçûmes, au milieu d'un chantier de fondations, un puits dans lequel pendait un câble.

— Descendons! dirent les touristes.

Nous descendîmes.

Deux minutes plus tard, nous étions dans les Catacombes.

Une excursion à travers ces carrières à peu près inconnues, était une entreprise téméraire; mais la perspective d'une étude intéressante nous décida.

Munis d'une lanterne, de bougies, de vivres et d'un thermomètre qu'un botaniste était allé chercher, nous nous enfonçâmes dans des galeries tortueuses, à ramifications innombrables, composées d'une série de renflements et d'étranglements, qui semblent être les intestins de Paris.



La voûte, basse par endroits, hérissée de stalactites, qui brillaient à la lumière de nos bougies comme des aiguilles de diamant, nous forçait à marcher courbés, presque à plat ventre; puis elle s'élevait tout à coup à des hauteurs qui me rappelaient les plafonds des anciennes demeures féodales, et un courant d'air essuyait la sueur qui nous inondait le visage.

Nous rencontrions des flaques d'eau, nous nous engagions dans des impasses, dans des endroits dangereux.

Sous l'Observatoire, par exemple, les carrières sont dans le plus mauvais état. La maçonnerie lézardée, les piliers branlants, tombent au moindre coup de talon, au moindre éclat de voix. Des entassements de blocs calcaires, coupés de lignes brisées, d'entailles béantes, nous barraient à chaque instant la route.

Nous n'avions pas seulement un fontis à craindre. Le manque de lumière, une fausse direction, c'était la mort !

Des chauves-souris fouettaient nos coiffures de leurs ailes membraneuses.

Parfois retentissait comme un roulement de tonnerre que répercutait l'écho dans des profondeurs immenses : — une voiture passait à vingt mètres au-dessus de nos têtes.

Les carrières situées sur la rive gauche de la Seine, que le public appelle Catacombes, ne s'étendent pas seulement sous les faubourgs Saint-Germain, Saint-Jacques, Saint-Marcel, et sous les communes annexées de Montrouge, de Vaugirard, de la Glacière, mais encore fort avant dans les plaines, entre Saint-Maur et Saint-Cloud.

La première exploitation eut lieu vers le troisième ou quatrième siècle, dans le flanc de la montagne Sainte-Genève, ainsi que l'attestent les matériaux — cli-quart et liais — employés à la construction

des Thermes de Julien. Les proues de navire, — origine des armes de la ville de Paris, — qu'on remarque aux quatre angles de la grande salle de ce palais, sont sculptées dans le calcaire.

Les extractions eurent d'abord cinq ou six mètres d'élévation, parfois davantage; les plus grands chariots en parcouraient toute l'étendue. Elles s'amoiendrirent peu à peu, et ne présentèrent bientôt plus que des boyaux étranglés dans lesquels on ne pouvait se tenir debout.

Livrés pendant des siècles à eux-mêmes, les exploitants fouillaient sans règle, sans respect des limites des propriétés. De ce mode vicieux résultèrent une foule d'abus et de dangers. La plus grande partie de la masse de pierre à bâtir, épaisse, en certains endroits, de cinquante pieds, fut perdue, la sûreté compromise.

Ce dédale souterrain resta longtemps inconnu au public, à l'autorité même.

Le sol s'affaissait, une maison s'écrou-



lait; on n'en recherchait point la cause.

Au dix-septième siècle, Claude Perrault, en construisant l'Observatoire, découvrit et combla de massifs considérables quelques-unes de ces galeries, sans en soupçonner les immenses ramifications.

Les malfaiteurs en firent leur repaire.

Qui ne se rappelle la triste célébrité des plaines de Montrouge, la terreur qu'inspiraient Montsouris et son plateau désert?

On montrait encore, il y a peu d'années, dans la rue de la Tombe-Issoire, une pierre sous laquelle, disait la légende, on avait enterré le chef de ces brigands. Les ossements qu'elle recouvrait furent jetés tout près de là, dans un puits qui communique à l'Ossuaire.

Ces restes ne seraient-ils pas plutôt ceux de quelque chevalier de Saint-Jean-de-Latran?

Lorsque, en 1786, la société des Carrières acheta la maison de la Tombe-Issoire, — qui devint, à l'époque de la créa-

tion de l'Ossuaire, le quartier général des travaux, — cette maison appartenait au chapitre de Saint-Jean de Latran. J'ai vu dans les souterrains un escalier qui conduisait, suppose-t-on, aux sépultures ou aux in-pace des religieux.

Emue par la rumeur publique, l'autorité ordonna une descente dans les carrières. Elle acquit la certitude que la rive gauche était sans cesse menacée du sort d'Herculanum et de Pompéi. Sur presque tous les points, les piliers qui n'étaient pas écroulés s'ébranlaient. Le danger était imminent.

Plus tard, MM. Soufflot et Brébien remarquèrent que les carriers avaient divisé leurs galeries en sections que séparaient des masses destinées à soutenir la voûte. Ils ouvrirent des couloirs dans les masses, parvinrent, en peu de temps, à n'avoir qu'une seule carrière facile à parcourir, et commencèrent aussitôt les travaux de consolidation.

M. C.-A. Guillaumot fut nommé inspecteur général.

Le jour même de son entrée en fonctions, un nouveau sinistre répandit l'alarme dans Paris. Une maison de la rue d'Enfer fut engloutie à plus de vingt-huit mètres de profondeur.

C'était en 1777.

Dans tous ces couloirs, la lumière paraît très-affaiblie. Tout est vague, indécis. A quinze pas, c'est la nuit complète. Ce décroissement rapide est dû, sans aucun doute, à une projection, à une réflexion qui se prolonge dans tous les sens.

Parfois, la combustion est active ou lente. Cela provient d'un ingénieux système qu'on a adopté pour donner l'air nécessaire aux ouvriers. Il consiste en un goulot de bouteille enchâssé dans la maçonnerie des puits, et muni d'un bouchon que le chef d'atelier ajuste ou retire, selon les besoins.

La voix aussi perd immédiatement de sa force. A peine éloigné de cinquante mètres



de celui qui vous appelle, vous ne l'entendez pas. Ces effets sont surtout remarquables dans les carrefours, où les piliers, les parois tournantes des galeries qui y aboutissent, atténuent singulièrement les sons produits.

Terminons ces considérations générales par un fragment sur l'invasion de 1814, peu connu, très-important, que je n'ai trouvé dans aucune histoire de Napoléon I^{er}. C'est une partie intégrante de cette étude.

La volonté d'un seul homme eût suffi pour éloigner les armées alliées.

C'était le 30 mars. L'ennemi était aux portes de Paris. Joseph Bonaparte se dirigeait vers la Loire. Marmont avait capitulé.

Tout à coup, le bruit court que Paris est miné, que les Parisiens sont résolus à donner une seconde édition du *Vengeur*, une revanche de Moscou, — à faire sauter la ville plutôt que de la voir aux mains des étrangers.

La panique se répand dans les rangs des envahisseurs; ils vont lever le siège, lorsque M. Héricard de Thury, qui surveillait toutes les entrées des carrières, rassure l'amiral Sacken, lui affirmant qu'elles ne contiennent pas un atome de poudre et qu'il n'a aucun danger à courir.

Les troupes alliées entrèrent dans la ville; Napoléon prit le chemin de l'île d'Elbe.

Plusieurs escaliers donnent accès dans les carrières. Je citerai ceux :

De Saint-Jacques,
Du Val-de-Grâce,
De la rue Bonaparte,
De la rue Notre-Dame-des-Champs,
De la barrière du Maine,
De la rue Mouffetard,
Des fortifications,
De Saint-Maur,
De la pompe à feu de Chaillot.

Il en est d'autres, dans lesquels sont disposées de longues poutres en bois, appelées *échelles de perroquet*, garnies

d'échelons en fer ; dans quelques-uns, ces échelons sont scellés.

Le Jardin des Plantes en possède deux : le premier, sous les galeries du Muséum d'histoire naturelle, construit en 1780, profond de 7 m. 81 ; le second, sous les bâtiments de l'administration, construit en 1808, profond de 9 m. 64.

Celui qui sert généralement aux descentes publiques se trouve à la place d'Enfer. Construit en 1779, il a 19 m. 14 de profondeur.

Cette entrée, qui tombe de vétusté, consiste en une allée couverte, dont la hauteur ne dépasse pas deux mètres, fermée par une porte verte massive.

N'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'à une époque où la ville de Paris est si prodigue d'embellissements, elle ne songe point à ériger une chapelle funéraire à l'entrée d'un monument national qui, sans être ni le plus beau, ni le plus ancien, est certainement le plus curieux à visiter ?

. Des affiches qui annonçaient l'exécution de ce projet avaient été posées, je crois, en juin 1866; mais les affiches déchirées, on a oublié notre nécropole souterraine!

Un employé de la Préfecture de la Seine m'assure que ce projet n'a jamais été abandonné et que l'exécution en est prochaine. Une église, qui donnera accès dans les Catacombes, sera construite, place d'Enfer, sur les dessins de l'architecte Vaudremer.

Tous les trois mois, il y a visite publique des Catacombes. Durant l'Exposition, cette visite aura lieu tous les huit jours.

Les demandes doivent être adressées au Préfet de la Seine.

Les visiteurs sont invités à se rendre, munis de bougies, dans la cour du pavillon de droite de l'ancienne barrière d'Enfer.

IV

Nous étions descendus, mes amis et moi, près de l'ancienne barrière d'Enfer.

Ici, lecteur, nous passons notre bras sous le tien et t'emmenons à travers les carrières.

Nous rencontrons bientôt un long tuyau en zinc, fixé le long des murs; il renferme le télégraphe électrique. Nous suivons la galerie où il est posé, fort belle, du reste, jusqu'à sa jonction avec le boulevard Montparnasse, d'où nous allons visiter le cabinet minéralogique de la rue Notre-Dame-des-Champs, situé près de l'escalier que j'ai cité plus haut, et organisé par les

soins de M. Lhuillier. C'est une salle assez vaste, carrée, entourée d'une banquette sur laquelle sont disposés les échantillons trouvés dans les carrières environnantes : carbonate de chaux, incrustations fossiles, silifications et pétrifications. Au centre, sont étagés, en forme d'échelle, autant de petits gradins en pierre qu'il y a de couches depuis l'argile plastique jusqu'à la terre végétale. Chaque échantillon est étiqueté, ce qui nous permet d'étudier le bassin de Paris.

Continuons notre promenade.

Nous remarquons dans la voûte des trous ronds appelés puits de service. Ces puits sont forés dans la terre, rarement maçonnés. Ils servent à jeter de l'extérieur les matériaux nécessaires aux travaux de de l'intérieur. On en compte un grand nombre, disséminés sur tous les points de la rive gauche. Quelques-uns sont recouverts d'une trappe en bois, presque tous d'un bouchon en fonte, ce qui les fait sou-



vent confondre avec les égouts. La profondeur en varie suivant la situation. Celui de l'orangerie du Jardin des Plantes n'a que 6 m. 25, tandis qu'un autre, creusé dans un terrain clos de la plaine de Montsouris, a 35 m.

En 1863, M. Haussmann, discutant au Sénat sur les carrières avec M. le marquis d'Hautpoul, dit que le puits des Chartreux communique par une petite ouverture avec les Catacombes.

Cette ouverture est à 3 m. 50 du sol.

Le puits des Chartreux était dans la salle de la pépinière du Luxembourg où se trouvait la statue de Le Sueur.

Après avoir parcouru toute la longueur de la rue Notre-Dame-des-Champs, nous traversons les carrières des Chartreux, et, arrivés sur la limite des carrières du Val-de-Grâce, à l'extrémité de la rue de l'Abbé-de-l'Épée, nous voyons, à droite, un tombeau dans un retraits de mur.

— Ce tombeau, — dit l'historien de la

troupe, — le seul qui existe en dehors de l'Ossuaire, est celui de Philibert Aspairt, concierge du Val-de-Grâce. Ce malheureux se perdit, le 3 novembre 1793, dans une excursion qu'il tenta seul. Onze ans après, le 30 avril 1804, des ouvriers retrouvèrent son squelette, que firent reconnaître un trousseau de clefs et des boutons de livrée éparpillés sur le sol. Vous figurez-vous les angoisses horribles de cet homme affamé, sans lumière, se heurtant la tête au roc, se cramponnant à toutes les saillies, les pieds dans l'eau, fou de terreur, — sans espoir!...

Un silence funèbre nous entoure, troublé par le bruit monotone des gouttes d'eau qui tombent une à une de la voûte. Nous écoutons, nous interrogeons l'obscurité... Une joie mêlée de crainte fait battre nos cœurs.

Nous nous dirigeons vers le Val-de-Grâce.

Chaque couloir prend la dénomination





de la rue sous laquelle il se trouve. Sur les piliers sont peintes des inscriptions comme celles-ci, — hiéroglyphes pour la plupart des visiteurs :

49. G. 1777.

16. B. 1785.

1. HT. 1809.

En voici l'explication :

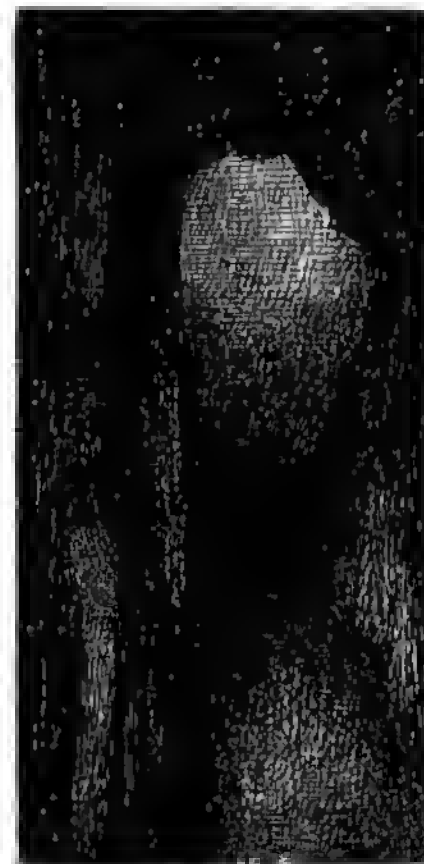
49. G. 1777 est le 49^e pilier que fit bâtir, en 1777, M. Guillaumot, dans les travaux de consolidation. Les deux autres se rapportent à MM. Bralle et Héricard de Thury, successivement ingénieurs en chef des mines.

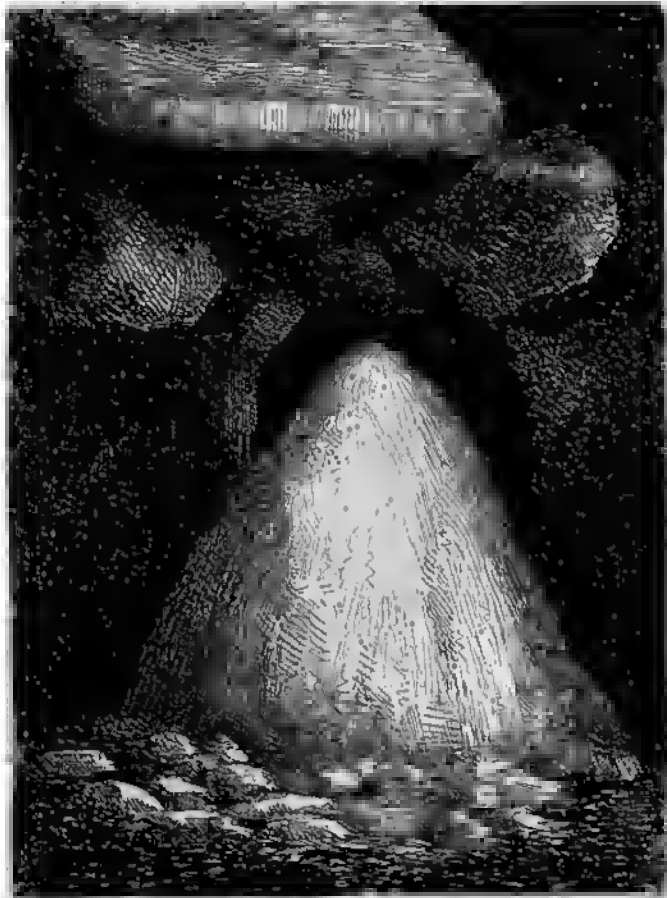
Nous arrivons au Val-de-Grâce. Ici, les constructions sont plus anciennes, les galeries n'ont plus le même aspect. Partout des voûtes surbaissées, en ogive; çà et là, de petits réduits qui furent des cellules ou des cachots; plus loin, une vaste salle entourée de bancs taillés dans la masse, le vestibule, enfin l'escalier, qui n'a de pareil

au monde que celui de Windsor. Sa hauteur est de 18 mètres 9969. Il s'élève tout droit, jusqu'à un palier autour duquel sont rangées cinq ou six cellules, puis décrit un angle, et conduit en zigzag à une porte vermoulue, à travers laquelle on voit la cour de l'hôpital, et au fond, la salle de garde des internes. Je compte cent quatre marches !

Perrey monte, une bougie à la main. Son corps, vivement éclairé, se découpe comme à l'emporte-pièce, au milieu des ténèbres, dans un lointain prestigieux. On dirait un fantôme !

Si, prenant la rue Saint-Jacques, nous allons vers la Seine, nous nous apercevons que la galerie se relève insensiblement, entre bientôt dans un terrain marneux, et finit par aboutir à une impasse. J'en citerai une autre, la rue d'Enfer, qui se termine, dans la même direction, à cinquante mètres de l'ancienne rue Saint-Dominique. Ce sont deux extrémités des carrières.





Beaucoup de personnes croient que les souterrains se prolongent au delà de la Seine, ce qui est de toute impossibilité, puisque ce fleuve roule ses eaux sur la glaise, qui est l'assise du calcaire. Les carrières de la rive gauche de la Bièvre ne peuvent, par la même raison, communiquer avec celles de la rive droite.

Les parois de la galerie Saint-Jacques portent gravés les numéros des maisons bâties au-dessus. On lit même, entre de forts piliers de consolidation, des enseignes de ce genre :

Sous l'hôtellerie de la Herse!

Dans plusieurs endroits, des *cloches* obstruent le passage. Elles sont formées par des grains de sable qui se détachent de la voûte. Au moindre choc survient un fontis qui peut entraîner de graves catastrophes. J'en ai vu un de cette nature se produire, il y a deux mois, aux abords du nouvel hôpital Sainte-Anne.

Revenons sur nos pas : les couloirs sont partout uniformes.

Je signalerai, rue du Port-Royal, sous la Maternité, une particularité fort curieuse. La pierre est recouverte de carbonate de chaux, coloré par des décompositions de pyrites (fer sulfuré), qui font tout d'abord croire à du sang figé.

On rencontre assez fréquemment, du reste, des stalactites, blancs ou jaunes, qui atteignent une longueur de 50 centimètres ; des stalagmites, dont le plus bel échantillon, d'une extrême dureté, est sous le faubourg Saint-Jacques, dans un couloir brut que baigne une source très-limpide, mais très-insalubre.

Suivons ce faubourg. Tout au bout, près de l'ancienne barrière Saint-Jacques, est un cabinet minéralogique presque totalement dépouillé.

J'ai décrit le cabinet de la rue Notre-Dame-des-Champs ; il en existe trois autres, organisés par MM. Jubin, Guérinet et



Toudouze; ils se trouvent sous le jardin du Luxembourg, sous la route de Fontainebleau et sous le faubourg Saint-Marcel.

Un souvenir, en passant.

C'est de la carrière Saint-Marcel, sur les bords de la Bièvre, que fut extrait le cliquant qui servit, en 587, sous le règne de Chilpéric, à élever le portail de Saint-Julien-le-Pauvre, où séjourna notre plus ancien historien, Grégoire de Tours.

La plus belle pierre fournie par les carrières, en particulier par celle d'Arcueil, est un calcaire à grain fin, très-dur, employé généralement pour les sculptures et les chambranles de cheminées.

Retournons, par le boulevard Saint-Jacques, à l'escalier de la place d'Enfer, dont nous nous sommes éloignés pour voir l'état des excavations sous Paris.

Nous approchons du but, lorsque des accords de cornet à pistons, de trombone et de clarinette, frappent notre ouïe.

— Un bal dans les catacombes!

— En avant deux ! hurle le chef d'orchestre.

Nous nous élançons en avant... sept !

Déception ! le bal est au-dessus de nous ; un puits de service nous en envoie le tumulte.



V

La galerie qui s'étend devant l'escalier de la barrière d'Enfer est étroite, maçonnée avec soin. La hauteur, ai-je lu quelque part, en est de 60 pieds. L'historien bienveillant avait mis un zéro de trop ; c'est si peu ! Elle traverse la route d'Orléans, suit un instant le boulevard Saint-Jacques, et nous conduit vis-à-vis de l'embarcadere du chemin de fer de Sceaux, près des grands travaux de consolidation de l'aqueduc d'Arcueil.

Plusieurs routes s'ouvrent devant nous ; nous prenons, à gauche, celle des Doubles carrières. Arrivés à la porte de l'Ossuaire,

nous trouvons, à droite, une galerie élevée, arc-boutée à sa voûte, qui descend dans les carrières inférieures, dites du Port-Mahon. Cette portion des souterrains est coquettement arrangée. Un petit monument lui donne son nom.

C'est une impasse tournante qu'a divisée un fontis. Dans la partie la plus importante restée intacte, on voit, sculptés en saillie : à droite, sur une berge, une carcasse de navire et le fort Saint-Philippe ; à gauche, un quartier de caserne composé d'un portique, de colonnes entremêlées de baies, et d'une suite de dix-huit arcades qui descendent en pente douce à la mer. Au fond, des bastions réunissent la caserne au fort. Le spectateur a les pieds dans la Méditerranée. L'eau est représentée par de petits carreaux de silex noir des crayères de Meudon.

Dans la seconde partie, on aperçoit, sur une éminence, les fortifications en terre du fort Saint-Philippe. Le couloir est garni de



tourélles défendant le passage des chemins qui serpentent sur le flanc de la montagne.

Restaurée en 1854, cette œuvre, ciselée de mémoire, fut commencée en 1777 et finie en 1782, par Decure, dit Beauséjour, vétérane de Sa Majesté, qui avait, en 1756, suivi Richelieu à Minorque et avait été fait prisonnier de guerre dans le Port-Mahon.

On doit à Decure la découverte du second étage des carrières, qui porte le nom de son œuvre. Il périt, écrasé par un éboulement qui se produisit pendant le percement d'un escalier, laissé depuis dans le même état.

Nous remarquons, tout près de là, une pente rapide, resserrée, au bas de laquelle est un perron qui domine le fond d'un puits. Des marches taillées dans la masse, bordées d'une rampe en fer, conduisent jusqu'à l'eau. Sa limpidité est telle, qu'on s'y mouille les pieds sans s'en apercevoir.

Ce puits a été percé pour reconnaître la composition de l'argile plastique.

Cet endroit est donc à la partie inférieure du calcaire grossier. Nous avons traversé, dans notre promenade, toutes les couches de la pierre à bâtir, depuis le sommet jusqu'à la base.

Avant de quitter les carrières du Port-Mahon, visitons un dernier souvenir historique : la table sur laquelle Decure prenait ses repas. Elle est posée sur trois pieds, entre deux bancs, le tout en pierre très-épaisse. Le comte d'Artois, depuis Charles X, après une longue excursion à travers les Catacombes, déjeuna sur cette table, en 1787, avec plusieurs dames de la cour. L'année suivante, Mesdames de Polignac et de Guiche y firent aussi une collation.

Minuit a sonné, nous avons faim. Nous vidons nos sacs et faisons un *lunch* comme on n'en sert point à la Maison-Dorée.

L'éclairage est naïf :

Quatre bougies plantées dans deux petits



pains d'un sou, et au-dessus de la table, accroché à une ficelle, un grand parapluie rouge ouvert, tout ruisselant de lanternes vénitiennes suspendues à l'extrémité des baleines.

Nos costumes hétéroclites, couverts de poussière, illuminés de lueurs blafardes, nous donnent l'aspect d'une bande de brigands.

Des tranches de miche nous servent d'assiettes.

Attirés par la lumière, les insectes sortent de leurs retraites et viennent se promener sur nos vivres.

Insectes, vivres, assiettes mêmes, nous mangeons tout... sans compter ce que nous buvons!

VI

Nous quittons l'étage inférieur, et, marchant vers ce qu'on appelle les vieux piliers, nous retrouvons les carrières dans leur état primitif. Les couloirs ne sont plus soigneusement maçonnés, comme au Port-Mahon, ou comblés, comme sous le Sénat. Partout règne la plus grande irrégularité. Ce ne sont que vastes anfractuosités soutenues par des piliers de bois pourri, des moellons superposés que renverserait le moindre choc; voûtes crevassées d'où se détachent des lames épaisses; infiltrations si nombreuses qu'elles mouillent comme les pluies d'orage; pierres, boue, mares sous





les pieds. Parfois nous sommes forcés de ramper pour ne pas nous broyer la tête.

Une grande partie des carrières qui s'étendent sous les plaines est dans cet état de délabrement. L'aspect, espérons-le, en changera bientôt sous les efforts des ouvriers qui, chaque jour, depuis près d'un siècle, travaillent à améliorer les assises de nos maisons.

Acheminons-nous vers l'Ossuaire par le couloir de l'aqueduc d'Arcueil, gros massif qui se prolonge, tout droit, jusqu'à sept cents mètres, percé à jour pour montrer le système de consolidation. Les eaux de Rungis coulent au-dessus. Une ligne rouge tracée sur la voûte indiquait autrefois le milieu du chenal. De grandes plaques de zinc empêchent les infiltrations.

Des rats énormes fuient devant nous.

Tout à coup, au détour d'une allée, une lumière nous apparaît dans le lointain.

— Quelqu'un !

Nous nous arrêtons, la lumière s'arrête ,

nous avançons, la lumière avance. Que faire? Nous sommes sept, marchons!

La lumière que nous avons vue resplendir est celle de notre propre lanterne qui se reflète sur la grande porte de l'Ossuaire!

Un éclat de rire strident, prolongé, menace de faire écrouler la voûte.

— Voilà comment on s'éclaire! s'écrie-t-on de toutes parts.

Un botaniste se permet un affreux calembour. Je prie les gens sérieux de se voiler la face.

Il demande si l'Ossuaire contient des os rangés!

Nous arrivons à une place octogonale qui sert de vestibule à l'Ossuaire. Je note trois inscriptions.

Sur la porte :

« Arrête, c'est ici l'empire de la mort ! »

Sur le linteau :



MEMORIÆ MAJORUM

Sur les deux cippes qui flanquent l'entrée :

HAS ULTRA METAS
REQUIESCUNT BEATAM SPEM EXPECTANTES

VII

L'Ossuaire date de la suppression du cimetière des Innocents.

Situé sur l'emplacement des Halles centrales, près d'une des portes nord de la ville, au carrefour des voies Saint-Denis et Montmartre, ce cimetière, qui servit de sépulture aux habitants de plus de vingt paroisses, comptait plusieurs siècles d'existence lorsque, en 1186, Philippe Auguste le fit clore de hautes murailles.

Les inhumations continuèrent dans cette nouvelle enceinte jusqu'en 1218. A cette époque, l'accroissement progressif de la population la rendit insuffisante. Pierre de Nemours l'agrandit.

Les quartiers voisins demandaient à grands cris la destruction de ce foyer de putridité. MM. Houllier et Fernel, médecins de la Faculté de Paris, joignirent leurs plaintes à celles des habitants. Des discussions qui s'élevèrent entre le Parlement et l'évêché retardèrent de trente ans l'arrêt d'évacuation.

Un accident favorisa les griefs qui se renouvelaient chaque année aux approches des chaleurs de l'été.

C'était en 1779. On avait ouvert, le long des murs de la rue de la Lingerie, une fosse commune qui avait été rapidement comblée.

Quelque temps après, un hôtelier de cette rue, en descendant à sa cave, fut suffoqué par des vapeurs pestilentielles. Un éboulement s'était produit par suite des grandes pluies, et des cadavres à moitié corrompus, entassés pêle-mêle, gisaient dans la boue, au milieu des tonneaux.

La foule se porta chez M. Lenoir, lieute-

nant général de police, et lui remit une supplique.

Le Conseil d'État n'hésita plus; il prononça la suppression du cimetière. Les travaux commencèrent en décembre 1785, sous la direction de M. T. de Crosne, et se prolongèrent jusqu'en 1788.

Robert Hubert, le peintre des ruines, qui s'égara dans les catacombes de Rome, — épisode qu'a raconté Delille, — crayonna diverses scènes d'évacuation : les unes baignées de soleil, les autres de la lueur vacillante des torches; spectacle fantastique dans lequel sont confondus les vivants et les morts !

M. le docteur Thouret, membre de la commission nommée pour l'examen du sol, rédigea un travail remarquable sur la décomposition des corps.

Le nombre des inhumations avait été si considérable, qu'il avait exhaussé le cimetière de huit pieds au-dessus des rues environnantes.

Le dernier fossoyeur, François Poutrain, se flattait d'avoir, avec ses aides, creusé quatre-vingt-dix mille fosses durant les trente années de ses fonctions.

Les corps réclamés par les familles et ceux dont la putréfaction n'était pas complète, furent ensevelis dans les cimetières Montmartre et Montlouis (aujourd'hui Père-Lachaise); les autres, amoncelés sur d'immenses chariots, furent dirigés vers la Tombe-Issoire et précipités au fond des carrières, dans l'emplacement qu'avait choisi M. Guillaumot, d'après les ordres de M. de Crosne.

On recueillit et dessina avec le plus grand soin la vieille tour de Notre-Dame de Blois; les cercueils de pierre avec les vases et les cassolettes qu'ils renfermaient; la sépulture qu'avait élevée Nicolas Flamel à sa femme; les épitaphes, les sculptures, la croix Gastine, le Squelette, de Germain Pilon, petit chef-d'œuvre en ivoire qu'on livrait, le jour de la Toussaint, à l'adoration

des fidèles et à l'admiration des connaisseurs.

Un jour, M. Droz se promenait parmi les tombes que brisait le marteau des ouvriers. Il aperçut, au milieu des débris d'un monument d'apparence fort ancienne, un bas-relief finement sculpté : c'était une tête de jeune fille, placée depuis au Louvre, dans une des salles de la Renaissance, sous le nom patronymique de Jean Goujon. Il est certain que ce médaillon était une œuvre et un souvenir du grand artiste. Une dalle, aujourd'hui perdue, portait, écrit en vieux caractères, le nom de Marie Goujon, et au-dessus, une date du seizième siècle. Le frère de Droz, statuaire à Paris, de qui l'on tient ce récit, se rappelle avoir vu la dalle et l'inscription dans l'atelier des médailles.

La plupart de ces monuments ont disparu pendant la Révolution française. L'un d'eux, qui remonte au treizième siècle, est incrusté, dans l'église Saint-Séverin, au-dessus de la porte de la sacristie. Je pourrais

citer une maison dont les terrasses furent dallées avec des pierres tumulaires.

Quand la première portion d'ossements, — qui nécessita une fouille de trente-cinq toises cubes, — eut été déposée dans l'Osuaire, on y transporta ceux des cimetières qui entouraient les églises et les couvents.

Citons les lieux et les dates des transports :

Saint-Landry et Saint-Julien-des-Ménétriers, 18 juin 1792;

Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 20 octobre 1793;

Couvent des Bernardins, 12 décembre 1793;

Saint-André-des-Arts, 24 janvier 1794;

Saint-Jean-en-Grève, 2 janvier 1804;

Couvent des Capucins-Saint-Honoré, 29 mars 1804;

Couvent des Blancs-Manteaux, 22 juin 1804;

Petit-Saint-Antoine, 17 juillet 1804;

Eglise du Saint-Esprit et cimetière Saint-Laurent, 7 novembre 1804;

Nouvelles fouilles sur l'emplacement du cimetière des Innocents, nouveaux transports, 4 octobre 1808, 2 juillet 1809;

Construction des halles couvertes, évacuation du cimetière de Saint-Louis-en-l'Île, 1811;

Eglise Saint-Benoît, janvier 1812;

Hôpital de la Trinité, 1813.

Beaucoup de grands hommes, parmi lesquels :

Ulric Gering, qui importa l'imprimerie en France, mort en 1510;

Boulard, célèbre avocat au Parlement de Paris;

J.-B. Cotelier, qui, à l'âge de douze ans, expliquait le Nouveau Testament grec et l'Ancien Testament hébreux;

Claude Perrault, à qui nous devons la colonnade du Louvre et l'Observatoire;

Jean-Foy Vaillant;

Héricard de Thury, aïeul de l'ingénieur en chef des carrières;

Hallé, peintre du roi;

Etc..., etc...

Les victimes des massacres des prisons, des combats de la place de Grève, de l'hôtel de Brienne, des Tuileries, de la rue Meslay, de la manufacture de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, des journées des 2 et 3 septembre, 1792.

Les derniers transports furent ceux des cimetières de la Madeleine, de Ville-l'Évêque, de la Tour-Saint-Jacques, de Saint-Nicolas-des-Champs, de Vaugirard, de Saint-Leu, en septembre 1859.

Cette nomenclature, très-incomplète, prouve que notre nécropole souterraine renferme non-seulement les débris humains trouvés dans les cimetières, mais encore ceux qu'a mis à jour le percement des nouvelles voies de communication.

On évalue à près de trente millions le nombre des cadavres qui y ont été déposés.

Tout le clergé de Paris la bénit solennellement en 1786.



VIII

Les galeries de l'Ossuaire ne diffèrent de celles des autres carrières que parce qu'elles sont tapissées d'ossements au milieu desquels des plaques en pierre indiquent leur origine et la date de leurs transports. De loin en loin, nous remarquons d'autres plaques sur lesquelles sont écrites des sentences empruntées à divers auteurs.

Exemples :

Dans ces lieux souterrains, dans ces sombres abîmes,
La mort confusément entasse ses victimes.

Hic in somnibus pacis requiescunt majores.

Protéger les tombeaux, c'est honorer les morts.

Tout retourne à sa source, tout revient à la terre ; ce qui fut tiré du néant doit retourner au néant.

M. Héricard de Thury a divisé l'Ossuaire en plusieurs quartiers qui tirent leur nom des inscriptions :

Nous rencontrons la place du *Memento*, soutenue par un pilier triangulaire qui porte ces mots gravés sur chacune de ses faces :

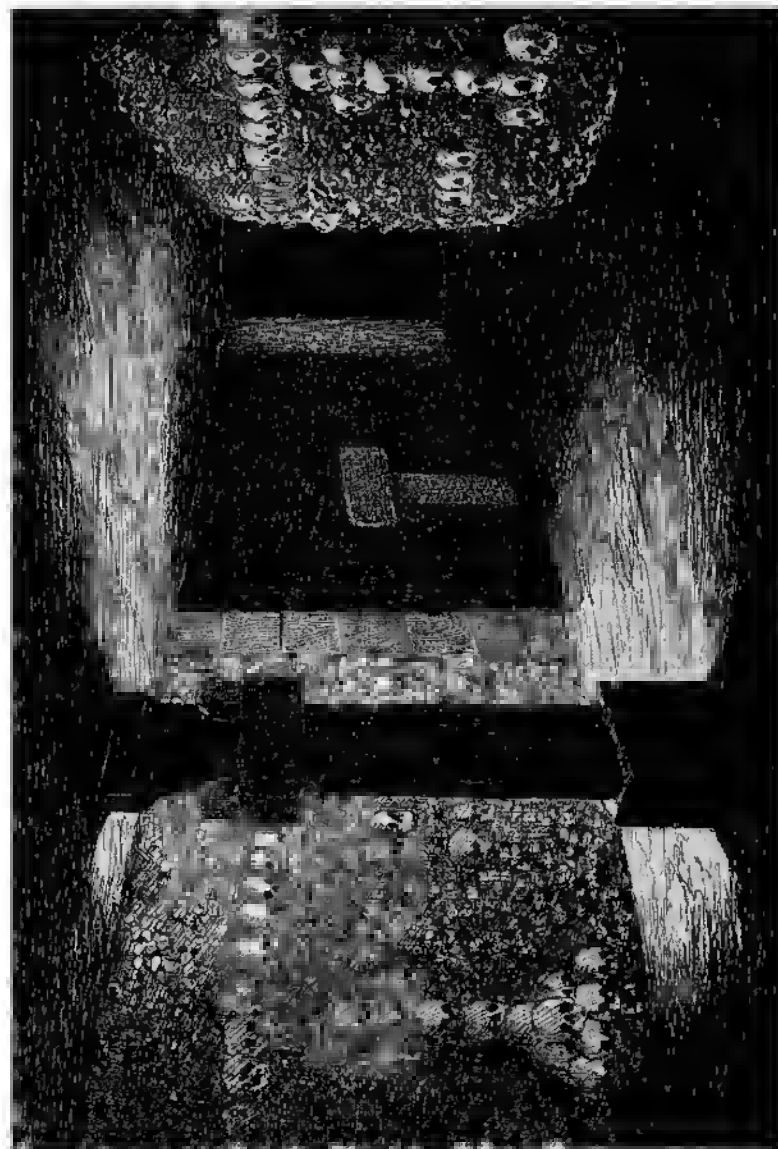
Memento, homō, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Un cénotaphe, sur lequel on disait autrefois la messe, le jour de la fête des morts. Il est appelé « tombeau de Gilbert, » à cause de ces vers :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs; ...
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

La fontaine de la Samaritaine, cylindrique, maçonnée, bordée de marches. Un ancien chef d'atelier m'affirmait y avoir élevé des cyprins : ils y vivaient de longs jours, mais se décoloraient rapidement.

Puis le cabinet minéralogique et ostéo-



logique, où l'on a placé les os présentant quelque anomalie; de petits cippes surmontés d'une urne, la crypte de Malherbe, et une pierre tumulaire sur laquelle on lit :

A la mémoire de
FRANÇOISE GELLAIN
Dame Legros
Couronnée par l'Académie française
En 1784
Morte le 12 décembre 1821
73 ans

Cette dame favorisa l'évasion de Latude.

Il se pourrait que, dans un siècle ou deux, ces ossements ne fussent qu'un amas en putréfaction, la gélatine qui en forme la trame se décomposant au contact de l'humidité.

Une remarque :

Les visiteurs s'étonnent de voir un grand nombre de crânes percés de trous ronds ; ce sont des trous de trépan.

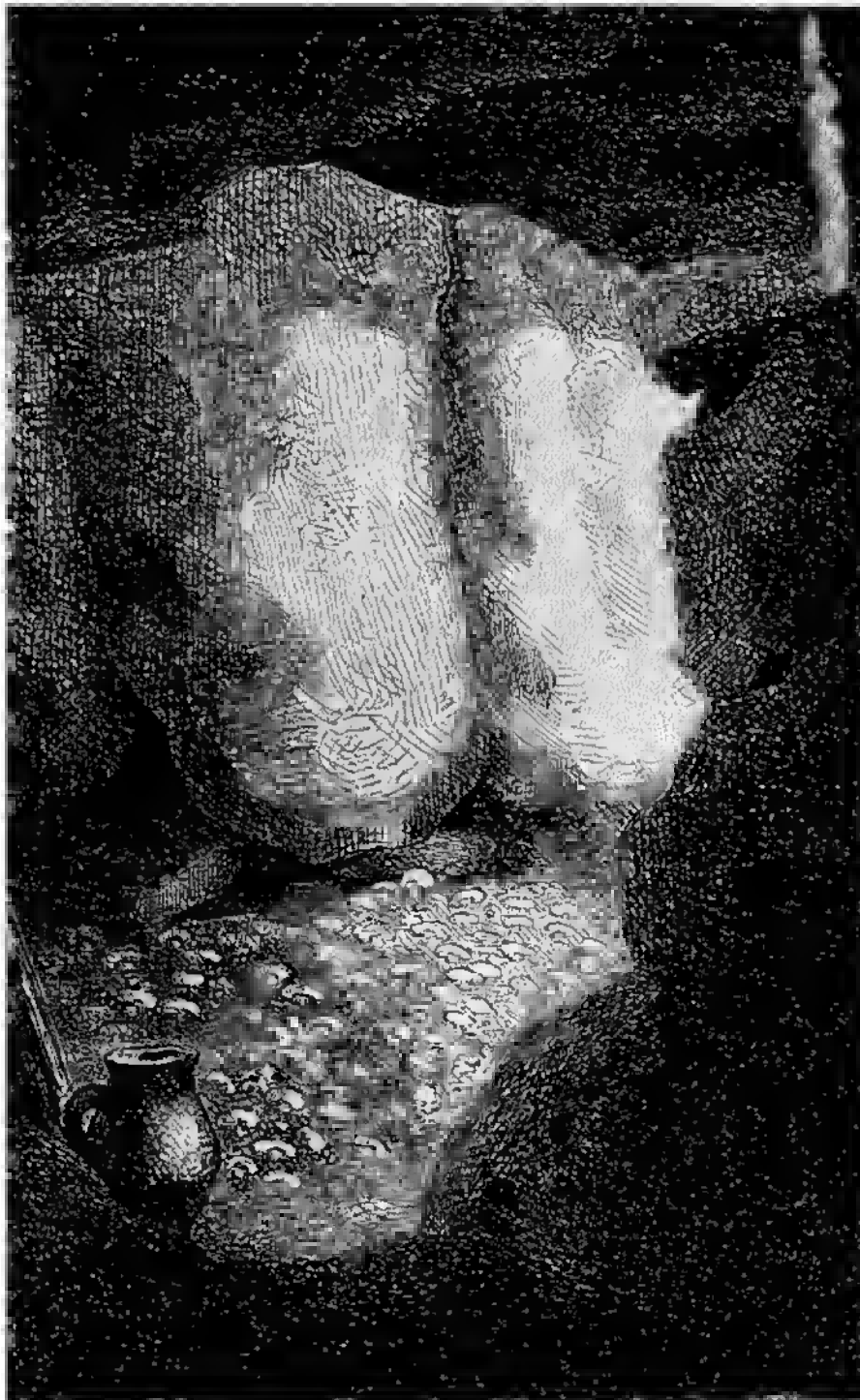
IX

Les carrières n'étaient pas utilisées lorsque, il y a une vingtaine d'années, un entrepreneur s'avisa d'y cultiver des champignons. Il obtint d'excellents résultats.

Les couloirs appropriés à cette destination sont tenus avec un grand soin, les courants d'air qui pourraient faire varier la température, prudemment évités.

Chaque galerie se compose, suivant sa largeur, d'un ou de plusieurs talus faits avec du fumier de cheval saupoudré de débris de calcaire tamisé, qu'on arrose fréquemment.

Au bout de quelque temps, si l'on enlève





cette couche de calcaire, on aperçoit sous le fumier un lacs de filaments blancs sur lequel doivent se développer les agarics. La butte se trouve bientôt recouverte d'une végétation semblable à de la neige.

La trop grande abondance des champignons est désastreuse, parce qu'ils ne peuvent arriver à leur maturité. Leur vente est la seule que tolère la préfecture aux Halles.

Dans peu d'années, cette culture aura disparu de dessous Paris pour être transportée en dehors des fortifications.

X

Le thermomètre varia, pendant toute la durée de notre excursion, entre 11 degrés et demi et 12 degrés. Quand nous sortîmes, le matin à cinq heures, nous grelottâmes au milieu du brouillard qui s'étendait sur Paris.